


Enrique Serna  
**Coup de sang**

Métailié 

Enrique Serna

## Coup de sang

**S**plendeurs et misères de l'orgueil masculin. Soit un modeste garagiste mexicain qui a plaqué femme et gosses pour suivre à Barcelone une bombe dominicaine, chanteuse de salsa, aussi irrésistible qu'assommante. Soit un séduisant quadragénaire catalan, dont les femmes sont folles, mais qui est encore puceau à 47 ans parce qu'il se croit impuissant et qui en désespoir de cause a recours au Viagra. Soit enfin, ou presque, un acteur porno argentin en fin de carrière qui perd tous ses moyens sur un tournage après être tombé raide amoureux d'une jeune et jolie étudiante qui le croit chercheur en génétique. Quand ces trois-là se croisent, avec quelques autres qui font, ou pas, dans la dentelle, le cocktail est explosif. *Coup de sang* est une tragicomédie sexuelle débridée, crue, farcesque, panique, un vaudeville délirant qui risque de choquer les belles âmes, dans lequel Enrique Serna déploie toute sa verve caustique et son humour féroce, entre passions et pulsions, entre triomphes et fiascos. Peinture au vitriol de la sexualité contemporaine, portrait grinçant du macho, mais aussi de l'hystérique moderne, ce *Coup de sang* d'un des plus talentueux et singuliers écrivains d'Amérique latine est un roman crépitant de folies diverses et variées, dont la lecture réserve, jusqu'au bout, bien des plaisirs et des surprises.

PRIX ANTONIN ARTAUD 2010

**Enrique SERNA** est né à Mexico en 1959. Diplômé de lettres hispaniques, il a d'abord été rédacteur publicitaire, scénariste de *telenovelas* et biographe de stars, avant de se consacrer pleinement à la littérature. Il a obtenu le prix Mazatlán en 2000 et le prix Colima en 2004.





Enrique SERNA

# COUP DE SANG

*Traduit de l'espagnol (Mexique)  
par François Gaudry*

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)

Publié sur les conseils de François Gaudry

Titre original: *La sangre erguida*

© Enrique Serna, 2010

En accord avec Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e. K.,  
Francfort-sur-le-Main, Allemagne

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN: 978-2-86424-911-5

ISSN: 0291-0154

*Pour Xesca et Santiago*





*Ce calme torrent de douceurs  
que le feu voulut dévorer,  
ce sang dressé devant l'abîme*  
Juan Rejano



Bulmaro Díaz suspendit son manteau et ôta son écharpe avec un soupir d'amère résignation. Sur la table de la salle à manger, les assiettes sales du petit-déjeuner s'étaient ajoutées à celles du dîner. Il les porta avec répugnance à la cuisine et voulut se servir un café, mais l'évier débordait de vaisselle et il ne trouva pas une seule tasse propre. On ne pouvait pas vivre comme ça, merde! Il y avait une mouche noyée dans un verre de Coca-Cola, des restes de fruits grignotés, des taches d'œuf sur la grille de la cuisinière et un morceau de pain à la croûte moisie. Dans le vase du salon pourrissait un bouquet de camélias flétris dont la puanteur ammoniacale mêlée au remugle des cendriers emplissait l'air de miasmes irrespirables. Pour aérer cette atmosphère confinée il ouvrit la fenêtre qui donnait sur l'étendoir de l'immeuble. Mortifié par le coup moral qu'il venait de recevoir à la banque, il pensa que le chaos de ce dépotoir était un reflet fidèle de sa vie intérieure. Tout allait de travers, peut-être parce qu'il prenait des décisions hormonales au lieu de se servir de son cerveau. Oui, c'était douloureux, mais il devait le reconnaître : il ne tenait plus la barre et la perte de son libre arbitre avait laissé dans son âme une vacance de pouvoir qu'occupaient à présent le hasard et l'inertie.

Dans les toilettes, en ouvrant sa braguette pour uriner, il regarda avec haine le ravisseur de sa volonté. Tu vois, ducon? lança-t-il en tirant le prépuce avec colère, à cause de toi, je vais perdre jusqu'à ma dernière chemise. Allez, lâche-moi cette pisse jusqu'à la dernière goutte et gaffe à pas m'asperger le pantalon. Comme ça, au repos, on dirait un gentil mouflet obéissant, mais je te connais bien : comme tous les gosses, tu

es un tyran en puissance, à la moindre négligence tu fais un coup d'État. Dès que tu vois passer un joli cul dans la rue, tu te mets à hurler des ordres comme un adjudant : peloton, garde-à-vous ! Au pas de course jusqu'au précipice ! Tu as entendu ce qu'elle a dit, la sous-directrice de la banque ? Neuf mille euros pour cette putain de caution bancaire ! Cette vieille bique, on voit que personne lui a arrosé la touffe depuis l'époque de Franco. "Ce sont nos conditions, je ne peux pas les changer – elle a souri l'air teigneux –, signez ou partez, mais ne me faites pas perdre mon temps." L'agence immobilière m'oblige à déposer ce fric simplement pour avoir la possibilité de louer un logement minable. Si j'étais espagnol, ce serait une autre histoire, je n'aurais à verser que deux mois de loyer d'avance. Mais comme je suis un enfoiré de Mexicain, je prends jusqu'à la garde. Mais qu'est ce que je fous à Barcelone, à me faire discriminer et entuber ? Et toi, fais pas le sourd, réponds-moi : qu'est ce que je suis venu foutre ici ?

Il rentra son membre dans son pantalon et remonta sa braguette, mais il continua de l'affronter en pensée, comme cela arrivait depuis qu'il avait traversé l'Atlantique et que l'isolement avait commencé à l'étrangler. Je suis un bon mécanicien, je peux monter et démonter un moteur les yeux fermés. L'autre jour, j'ai réparé en un tournemain la Citroën de Deng le Chinois, alors que je n'ai pas d'expérience en voitures européennes. Mais avec toutes ces conditions abusives, je ne vais jamais pouvoir ouvrir un garage. Pour couronner le tout, hier l'euro est monté à 14 pesos, je suis en train de cramer les économies de toute une vie. Et tout ça parce que monsieur en pince pour une mulâtresse dominicaine. Elle n'était quand même pas époustouflante au point de tout sacrifier pour elle. Mais il t'a suffi d'avoir brusquement la trique pour m'obliger à tout larguer : pays, famille, boulot, dignité. Et moi j'ai été assez con pour t'écouter. À Veracruz j'avais l'affection de mes amis, une bonne épouse qui cuisinait comme un chef, mon garage commençait à bien tourner et comme là-bas l'argent rapporte, j'en avais même assez pour emmener les enfants en vacances à Disney World. En ce moment, ils doivent être dans

le jardin, entourés de copains, avec mes shorts et ma bière bien fraîche, en train de manger un bon petit taco à la viande et au fromage. Et moi, je suis coincé dans cette souricière sinistre, avec vue sur un mur gris, où la tuyauterie éructe et où il n'y a même pas de penderie pour ranger les vêtements. Regarde un peu dans quoi tu es allé me fourrer. Et le comble, c'est que je dois laver le sol parce que Romelia ne va pas tarder à rentrer du gymnase et tu sais qu'elle se fout en pétard quand elle trouve de la saleté par terre. Un putain de larbin, voilà ce que je suis devenu. À force de balayer et de frotter j'ai un lumbago. Et sous le lit aussi, parce qu'elle est du genre à inspecter les recoins. C'est bien comme ça, patronne, ou il faut briquer un peu plus le carrelage? Au Mexique, j'avais jamais touché un balai ni une poêle, pour ça, il y avait ma femme et la bonne. Elles étaient aux petits soins pour moi, parce que j'étais le seul à faire bouillir la marmite. Mais ici, on partage les tâches, et comme Romelia joue les féministes, elle ne daigne faire la vaisselle que lorsqu'elle est bien lunée. Bien sûr, toi tu es heureux, tu as droit aux gâteries, tandis que moi, je suis l'idiot qui se tape tout le boulot. Tu voulais un joli film, avec bulles de champagne et promenades romantiques sur les Ramblas, pas vrai, ducon? Eh bien, voilà ce que t'as : une cuvette d'eau sale et une serpillière.

En vidant la cuvette dans l'évier, Bulmaro se sentit ridicule d'engueuler sa pine à tout bout de champ, au lieu de la gouverner avec bon sens. C'était injuste de s'en prendre à cet appendice de son corps alors qu'il avait perdu toute autorité sur lui depuis que Romelia était apparue sur la scène du club Nereidas, une boîte plutôt vulgaire pour recevoir une ambassadrice du paradis, et qu'il s'était dressé pour lui rendre hommage, tel un serpent au son de la flûte du charmeur. C'était une panthère aux yeux verts, avec des traits de Blanche et un corps de Noire, qui dilapidait sur les planches un charme naturel appris dans les ports. Il n'était pas préparé à cette surdose de beauté, il baissa la garde et se laissa asservir, comme un poisson phagocyté par une méduse. Elle abritait au creux de ses seins un ouragan endormi, sa taille ondulante

gouvernait le flux des marées, ses jambes ambrées incitaient au cannibalisme et en la voyant tortiller du derrière, dos au public, il passa de la stupeur à l'extase mystique, et d'un appétit cru au désir sublimé de lui appartenir. Toute la clientèle masculine, et même une partie des femmes, la contemplait avec lubricité : lui seul, il en était sûr, eut l'esprit assez fin pour entrevoir son besoin de tendresse et la candeur enfantine que cachait la splendeur de la chair.

N'est-ce pas qu'elle était adorable ce soir-là ? Bulmaro se réconcilia un instant avec son attribut viril, qui avait commencé à redresser la tête. Elle chantait une de mes chansons préférées : *Qué bello*, de la Sonora Dinamita, et jetait des regards aguicheurs vers ma table aux passages les plus osés de la chanson ("*par terre ou n'importe où, mais prends-moi*") et tu as cru qu'elle jetait ses filets sur toi. Elle aguichait tout le monde, pas seulement moi, mais quand on est coureur, on se sent le maître de l'univers. "La demoiselle ne s'assied pas pour boire avec les clients", a dit le chef de rang quand tu as voulu l'inviter, mais par chance mon ami Leandro Espinosa a fait son apparition au bar, un ex-camarade d'école, qui s'avéra être l'impresario de la Tremenda Guaracha, le groupe musical où chantait la déesse, et il ne s'est pas fait prier quand tu lui as demandé de te la présenter. Parce que c'est avec toi qu'elle est venue parler au bar, pour se détendre après le spectacle. Moi, ton surveillant, j'étais intimidé, annihilé, dans la cellule de haute sécurité où tes caprices despotiques m'avaient enfermé. Le cabaret grouillait de clients que je connaissais, certains même avec leur épouse. Mais toi tu t'en foutais qu'ils aillent tout raconter à ma femme. Tu trouverais bien le moyen de la calmer avec un petit cadeau.

Si Romelia avait été une fille bouffie vaniteuse et lourdingue, avec une mentalité de tiroir-caisse, comme celles qui font la chasse aux millionnaires, ton érection serait tout de suite retombée. Mais c'était une fille gaie et simple, pas encore contaminée par la pourriture du show-biz, et qui se montrait même réservée dans ses rapports avec les étrangers. "Tu as une voix douce et chaude, qui fait penser à celle d'Omara

Portuondo”, as-tu menti effrontément, car elle n’avait qu’une voix bien modulée mais sans grandes nuances. “C’est vrai, hein? elle a fait avec un adorable rougissement. Des amis me le disent, mais je n’imite personne, je veux avoir mon propre style, si je ressemble trop à une autre, je ne vais jamais percer.” Elle voulait être reconnue pour sa voix, pas pour son corps, et pour flatter sa vanité naïve tu lui as demandé de te dédicacer le disque de La Tremenda Guaracha. “Avec tout le respect que je te dois, je voudrais être le président de ton fan-club. Et si un de ces jours tu es libre, j’aimerais t’inviter à sortir ou à dîner.” “Dis donc, mon grand, tu vas un peu trop vite, tu ne crois pas? Je te trouve sympa, mais tu as une alliance au doigt et moi je ne suis pas une voleuse de maris.” Si à cet instant tu avais fait marche arrière, tu ne serais pas aujourd’hui en train de frotter le sol de ce gourbi. Mais tu étais dur comme fer, ducon, et ce soir-là, de retour à la maison, ton gigotage énervé ne m’a pas laissé dormir. À force de me retourner dans le lit, j’ai réveillé ma femme qui m’a engueulé de rentrer aussi tard. Pauvre Carmen, c’est une sainte, elle ne méritait pas un aussi mauvais mari. Ne sachant pas comment te refréner, elle a fini par payer les pots cassés. Tu n’aurais pas pu avoir un peu plus de considération pour la mère de tes enfants? C’est ce que je déteste le plus chez toi : quand tu prends le pouvoir, tu finis toujours par blesser des tiers.

Onze heures et demie, Romelia n’allait pas tarder à rentrer, mais il devait encore faire des courses au supermarché. Il manquait des serviettes, du pain, du Monsieur Propre, des œufs, du saucisson, de la soubressade, du fromage Philadelphia et du dentifrice. Mais avant, il lui fallait ranger un peu ce foutoir, il n’aimait pas voir l’appartement sens dessus dessous. Pour changer, la petite chérie avait laissé traîner sa culotte sur le canapé où ils avaient baisé la veille : mets-la au linge sale, ne la fourre pas sous ton nez, espèce de cochon. C’était une corvée de faire le tour des pièces en ramassant des vêtements, des crèmes, des restes de nourriture, le séchoir à cheveux, son bol de céréales. Elle filait au gymnase sans rien ranger, elle avait un laquais pour ça. Quand il parvint enfin à redonner

un aspect plus ou moins présentable à l'appartement, il prit le sac à provisions et pressa le bouton de l'ascenseur. Le soleil n'atteignait jamais la façade de cet immeuble lugubre, glacial comme un iceberg. Pour se sentir libre, Bulmaro passait le plus clair de son temps dehors, mais il était déprimé chaque fois qu'il rentrait dans cet entrepôt de viandes congelées. Il s'arrêta dans le hall pour retirer de la boîte aux lettres les factures de gaz et d'électricité. Accroche-toi bien, vieux, cent soixante euros! La note est salée, il aurait dû y penser avant de traverser la mer. Il devait plus que jamais être prévoyant et frugal, mais son amour pour Romelia avait anéanti son sens commun et avec lui sa capacité à faire des économies. Pis encore, le gaspillage l'inquiétait de moins en moins, comme si c'était un impôt mérité pour avoir une femme comme elle.

Combien avait-il dépensé au Nereidas pour l'implorer qu'elle daigne poursuivre la conversation avec lui? Dans l'ascenseur, où il se retrouva avec la voisine uruguayenne du sixième, une veuve à la chevelure jaune paille qui sortait promener son chien, il pensa à cette longue et onéreuse cour qu'il avait faite à Romelia. Il avait beau lui faire livrer des bouquets de fleurs dans sa loge, elle n'eut jamais la gentillesse de le remercier en personne. Elle ne lui adressait que des sourires compatissants depuis la scène, façon de dire: le pauvre, il rêve, mais il finira par se lasser. Elle me méprise parce que je suis vieux, pensait-il, elle est trop jeune pour un quadragénaire comme moi, grisonnant et usé par les bamboches. Il arriva un moment où ses copains ne voulurent plus l'accompagner au club. "Allez, fais pas chier, imbécile, allons plutôt ailleurs, le programme ici on le connaît par cœur. Ta mulâtresse, elle fait même pas attention à toi." Il avait presque perdu l'espoir de la conquérir, lorsqu'un jour, en plein boulot, son collègue du garage lui fit un clin d'œil complice: "Bulmaro, il y a une minette qui te cherche." En tenue de ville et démaquillée, la beauté de Romelia était moins frappante, mais plus séduisante. Les princesses comme elle n'avaient pas besoin de maquillage: Dieu leur avait peint sur le visage les couleurs de la passion. Sa Chevy Monza était en panne et, comme sur



les cartes jointes aux bouquets de fleurs figurait l'adresse du garage, elle était venue lui demander un devis. "Aidez-moi, s'il vous plaît, je sais que vous êtes sérieux et que vous n'allez pas me rouler." "Tu as bien fait de venir ici, parce qu'il y a beaucoup d'arnaqueurs chez les mécaniciens, mais dis-moi tu, s'il te plaît, on est amis, non?" "Oui, bien sûr, excusez-moi, monsieur Díaz." "Encore des chichis? Appelle-moi Bulmaro, c'est mon prénom." Romelia fit une mimique de surprise en reconnaissant un air de La Tremenda Guaracha, que diffusait le haut-parleur du garage. "Tu l'écoutes ici aussi?" "Tous les jours et je ne me lasse jamais de t'entendre, je suis ton fan numéro un." Flattée par cette marque de vénération, Romelia sourit en rougissant. Enfin un sourire chaleureux après tant de moues dédaigneuses sur la piste de danse. Plus tard, elle lui dirait que ça lui avait plu de le voir en bras de chemise, le torse en sueur et les bras maculés de cambouis, elle avait un faible pour les hommes du peuple, les costauds. Mais s'il n'avait pas flatté sa vanité, à quoi lui aurait servi son allure virile?

Dans la rue soufflait un vent glacial, alors que le printemps commençait. Il était à Barcelone depuis bientôt trois mois et se heurtait toujours aussi durement à la réalité, comme un acteur qui s'est trompé de rôle, de texte et de théâtre. Le quartier de Sants bouillonnait d'activités, il y avait de nombreux étrangers et personne ne le regardait de travers parce qu'il était mexicain, car les accents du Nouveau-Monde faisaient déjà partie du paysage phonétique urbain. Comparé aux Pakistanais et aux Albanais arrivés de fraîche date, qui traînaient tristement dans les boutiques d'appels téléphoniques, il se trouvait chanceux, car lui n'avait pas de difficultés de communication. Mais il se sentait en porte-à-faux dans ce monde et par un malaise intime devenu un défaut optique, il regardait les choses de loin, même s'il les avait juste devant lui. La ville était très propre, les transports publics fonctionnaient à la perfection, il appréciait de pouvoir se déplacer partout sans voiture et pourtant il ne trouvait pas sa place dans cet ordre impeccable. Tout était réglé jusqu'à l'asphyxie. Il admirait autant qu'il détestait l'individualisme, la réserve et

le sérieux des Catalans. Ils ne pouvaient transgresser si peu que ce fût les règles, pour traverser une rue ils attendaient toujours le feu vert des piétons. Bonjour et *adéu*, les voisins n'arrivaient pas à s'en dire plus, alors qu'ils se croisaient tous les jours dans l'entrée de l'immeuble. Se montrer familier avec les étrangers était un péché mortel, mais les traiter avec mépris était tout aussi grave. Cuirassés dans une politesse défensive, presque hostile, ils semblaient faire des efforts héroïques pour ne jamais commettre un impair. Tant de correction devait les embarrasser, surtout au lit. Mais qui était-il pour critiquer la courtoisie catalane, lui qui venait d'un pays beaucoup plus tordu en matière de bonnes manières ? Il avait besoin de boire un verre pour se calmer les nerfs avant d'aller au supermarché. Au bar du coin, *La Montañesa*, il rencontra Deng le Chinois qui jouait à la machine à sous. C'était un accro qui, en milieu de matinée, confiait toujours son commerce à un neveu pour aller taquiner le bras de la machine. Il avait cinquante ans mais, épargné par les rides, il en paraissait beaucoup moins, et il parlait un espagnol parfait après avoir passé la moitié de sa vie en Espagne. Bulmaro et lui avaient fait connaissance dans ce café en regardant un match de foot et noué une conversation autour de quelques bières.

- Tu as obtenu la caution bancaire ?
- Tu parles, ils me demandaient neuf mille euros.
- Qu'est-ce que tu vas faire ?
- J'en sais foutre rien, tout ce que je sais faire, c'est réparer des voitures.

- Mais tu as un peu de fric, non ?

Une lueur de convoitise dans les yeux de Deng le fit hésiter un instant avant de répondre :

- Oui, un petit capital qui représentait quelque chose au Mexique, mais ici que dalle.

- Tu pourrais travailler comme mécanicien dans un autre garage.

Comme Deng était un Chinois humble et énergique, qui n'avait sûrement jamais dédaigné aucun emploi, Bulmaro ne voulut pas lui dire que travailler comme salarié dans le garage

d'un autre eût été une atteinte grave à sa fierté. Il n'était pas sous-fifre, lui, mais ingénieur mécanicien diplômé, et après avoir eu sa propre affaire au Mexique, il ne pouvait pas jouer les larbins.

– Je préférerais faire autre chose, ouvrir un petit commerce tout simple, qui ne demande pas un gros investissement.

– J'ai quelque chose qui pourrait t'intéresser.

– Ah bon ? Pourvu que ça marche, j'ai un besoin urgent de fric.

Deng jeta un regard méfiant au barman, un jeune au crâne rasé, corpulent, avec un piercing à la lèvre, qui alignait des assiettes de tapas sur le comptoir.

– Viens au magasin, ici on ne peut pas parler.

À *La Perle de Mandchourie*, le local où travaillait Deng, ils s'engagèrent dans un couloir étroit, entre des étagères chargées de marchandises, parapluies, vêtements, ustensiles domestiques, figurines en porcelaine, à des prix défiant toute concurrence. Dans l'arrière-boutique, où il y avait une pièce meublée d'un lit de camp et d'une penderie sommaire avec des cintres, Deng l'invita à s'asseoir sur un tabouret.

– C'est là que tu dors ?

– Oui, c'est un peu inconfortable, mais j'économise un loyer. Tu veux du thé ?

– Oui, merci.

Ces enfoirés vont devenir sous peu les maîtres de l'Espagne, pensa Bulmaro tandis que Deng lui servait du thé avec de lents gestes cérémonieux, ils vivent comme des anachorètes pour ne pas dépenser un centime, mais ils inondent le marché de leur camelote à des prix avec lesquels personne ne peut rivaliser.

– Alors, raconte, dit Bulmaro.

L'air mystérieux, Deng sortit d'une vieille malle en cuir un sac en plastique rempli de flacons de médicaments. Il ouvrit l'un d'eux et lui tendit un comprimé bleu en forme de losange.

– Tu connais ces comprimés ?

– On dirait du Viagra.

– C'est du Viagra, mais pas le vrai. C'est un générique fabriqué à Hong Kong.

– Et c'est efficace?

– Autant ou plus que l'authentique, je l'ai moi-même essayé.

– Tu en vends au magasin?

– On n'a pas de licence pour vendre des médicaments, il faudrait qu'on ouvre une pharmacie et ça coûte beaucoup plus cher que ta caution bancaire. C'est pour ça que je cherche un associé qui vendrait le matériel sur Internet.

– C'est légal?

– Non, mais personne ne s'inquiète de la loi. Ici, le Viagra n'est vendu que sur ordonnance, mais la consultation n'est pas donnée et le vrai Viagra est très cher: 100 euros pour une boîte de quatre comprimés.

– La vache! s'étonna Bulmaro. Autrement dit, ça fait du vingt-cinq euros la crampe.

– C'est pour ça que les gens préfèrent l'acheter au marché noir.

Deng alluma une cigarette en adressant à Bulmaro un regard appuyé de filou.

– Et le générique, c'est combien?

– 50 euros le flacon de trente comprimés. Si tu veux, je peux te vendre ce lot.

– Combien?

– Trois mille euros, mais ça peut te rapporter dix mille.

Bulmaro examina le comprimé avec méfiance. Sept mille euros nets d'impôt pour un modeste investissement de trois mille. Trop beau pour être vrai, il devait y avoir anguille sous roche.

– Je risque de me faire choper si je lance une page sur Internet.

– Il faut prendre des mesures de sécurité, comme par exemple téléphoner au client avant de lui livrer la marchandise.

– Et si je me fais coincer par la police?

– Tu rigoles, la flicaille est trop occupée avec le trafic de drogues dures pour s'intéresser à ça.

Au ton agacé et cassant du Chinois, Bulmaro pensa qu'il risquait d'être un associé autoritaire et peu fiable. Il ne manquait plus que ça, mourir criblé de balles dans une fusillade avec la mafia chinoise.

– Ça doit être une bonne affaire, mais il y a beaucoup de risques. Il me faut quelque chose de sûr. Je ferais mieux de retourner au Mexique et d'arrêter les conneries.

– Tant pis pour toi, si tu ne veux pas qu'on t'aide.

Comme Deng devait sortir, il accompagna Bulmaro jusqu'à l'entrée du supermarché, où il prit congé de lui par une amicale poignée de mains.

– Réfléchis bien et, si ça te dit, appelle-moi. Tu ne le regretteras pas, crois-moi.

Une heure moins le quart, vite, il avait perdu beaucoup de temps à jouer les contrebandiers. Tu m'as foutu dans trop de pétrins, sale biroute, mais je ne vais pas tomber aussi bas, lança-t-il à son membre rebelle qui, à en juger par un petit chatouillement à l'aine, approuvait spontanément la proposition de Deng. Bien sûr, tout négociant qui pourrait financer tes tringlettes, tu trouves ça bon. Mais tu ne vas pas me convaincre avec tes jérémiades, laisse-moi prendre cette décision tout seul. Il était temps de mettre fin à la dictature de la testostérone, même si cela mettait en danger le bonheur qui avait commencé un an plus tôt, quand Romelia avait accepté son invitation à dîner, pour le remercier d'avoir réparé gratuitement sa Chevy. Au restaurant de fruits de mer *Boca del Río* il la combla d'attentions et déploya avec grand succès ses dons de comédien, comme pour lui suggérer : je peux être une source de plaisir pour toi, ma poupée. Romelia appréciait tellement ses blagues absurdes et ses imitations burlesques du président Fox, qu'après le dessert elle accepta avec plaisir un petit verre de Frangelico et lui raconta ses mésaventures dans le milieu du spectacle. Récemment arrivée de Saint-Domingue, où elle avait commencé à chanter très jeune, elle avait dû travailler comme hôtesse d'accueil pour survivre, tout en prenant des cours de danse et de chant. Après quelques années de galère dans des bars alternatifs, elle

et les musiciens de La Tremenda Guaracha avaient gravé par leurs propres moyens le CD qu'ils vendaient au Nereidas et qui, modestie mise à part, était un produit de qualité, mais les chefs des sociétés de disques, mercantilistes à mort, ne soutenaient que les groupes de reggaetón, et plus ils étaient nuls, mieux c'était. Elle avait maintenant trente-quatre ans et l'âge du succès s'éloignait. Mais elle ne voulait pas réussir à n'importe quel prix : chanter cette merde aurait été trahir ses idéaux. "Eh bien, je t'admire encore plus, il n'y a plus beaucoup de gens comme toi dans le monde. Vraiment, Romelia, tu es très belle, mais le plus beau chez toi, c'est le caractère." "Tu dis ça pour me faire plaisir." "Non, je le dis parce que je t'aime." Alors j'ai osé lui prendre la main et, malgré mon alliance, elle n'a rien fait pour me repousser, tu te rappelles ? Comment tu pourrais ne pas te rappeler alors que tu étais en train de bousiller l'élastique du slip et que tu avais la tête toute rouge comme une cerise ?

À l'entrée du supermarché, il se racla la gorge tellement le souffle de l'air conditionné était glacial. Cette manie de congeler la clientèle, ils allaient finir par tuer quelqu'un avec ce blizzard. Comme l'employée de la charcuterie était lente et que quatre femmes faisaient la queue avant lui, il s'efforça de lutter contre le froid en évoquant cette nuit d'orage bénie où Romelia lui permit de l'adorer sur l'autel intime de son appartement. Bougies parfumées, cognac, fond musical de vieux boléros, doux relief du corps idolâtré, caresses, coups de langue, mordillements, doux gémissements de l'amazone qui ne se lassait pas de le chevaucher. Il était tellement envoûté qu'au seuil de l'extase il perdit la notion du moi, comme si Romelia était une usurpatrice de corps et se pénétrait elle-même avec le pénis qu'elle avait volé. Et depuis, c'est elle qui te gouverne, tu me transmets ses ordres, je suis le dernier maillon de la chaîne de commandement. Nous avons fait deux fois l'amour ; à la troisième, tu n'as pas pu jouir, mais elle si. Tu étais si fier de la voir faire des petits bonds de joie quand nous sommes allés piller le frigo. "Tu as de la chance, je viens juste de casser avec un petit ami compositeur, elle a dit

pendant que vous mangiez du riz réchauffé au micro-onde. Moi, je ne suis pas du genre à tromper, c'est pour ça que je ne faisais pas attention à toi. Le problème, c'est que tu es marié, mon grand, et qu'on ne peut pas continuer comme ça. Tu dois choisir entre moi et ton épouse."

En comprenant que Romelia cherchait une relation fixe mais pas un amant pour des rencontres occasionnelles, tu m'as donné l'ordre catégorique d'abandonner ma femme. Et je ne te le reproche pas, malgré tous les problèmes juridiques que le divorce m'a occasionnés. Avec Carmen, la passion avait disparu, remplacée par une tendresse fraternelle rongée par la routine. Ce que je ne te pardonne pas, c'est de m'avoir fait céder quand Romelia, qui venait de déménager, m'a annoncé à grand renfort de trompettes qu'on venait de lui proposer de chanter comme soliste dans un club de salsa à Barcelone. Là-bas, les gens s'y connaissaient, ils appréciaient la bonne musique, elle a dit avec enthousiasme, c'était une vitrine merveilleuse pour se hisser au premier rang. Et comme cette grande occasion se présentait, elle voulait en profiter pour rester vivre en Espagne. Son euphorie m'a glacé, car apparemment je ne faisais pas partie de ses plans. "Et moi? je lui ai dit très vexé. Tu vas me laisser ici?" "Non, qu'est-ce que tu crois, je veux que tu viennes avec moi." "Impossible, je dois m'occuper du garage." "Pourquoi tu le vends pas et on part vivre là-bas?" "C'est pas si facile, il faudrait que je trouve un acheteur sérieux et ça prend du temps." "Ah, Bulmaro, ne sois pas si dur – elle m'a passé les bras autour du cou –, tu vas me laisser partir toute seule?" Le frôlement de ses mamelons a provoqué en toi la déflagration qu'elle espérait et, au lieu de soutenir fermement mon point de vue, tu as baisé Romelia sur la table de la salle à manger, sans tenir compte de mes signaux d'alerte rouge.

– *Em posa un quart de kilo de sobrasada et doscents grams de pernil, si us plau\**, demanda-t-il à l'employée dans un catalan

---

\* Donnez-moi 250 grammes de soubressade et deux cents grammes de jambon, s'il vous plaît. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

rudimentaire qu'il avait appris aux cours gratuits du centre d'intégration linguistique.

Il s'était appliqué à étudier la langue pour mieux s'occuper des clients de son futur garage, mais il sentait maintenant que ses efforts avaient été inutiles. Jamais il n'allait pouvoir exercer son métier à Barcelone, et pour traîner dans les rues l'espagnol était bien suffisant. Il en avait assez de lire le journal dans les cafés du quartier, d'ouvrir avec angoisse ses relevés de compte bancaire et de constater l'inexorable diminution de son capital. Même les animaux savaient que le besoin fondamental d'un être vivant était la nourriture, pas le sexe, mais il avait contrevenu à cette loi naturelle à cause de sa conscience engourdie. Vendre une affaire sans même récupérer l'investissement initial était une colossale absurdité. En comptant les nouveaux scanners achetés à Brownsville, les ponts, les redresseurs de freins et les systèmes d'alignement et d'équilibre récemment importés d'Allemagne, un garage comme le sien valait au bas mot deux millions de pesos. Lorsqu'il le mit en vente, les amateurs qui le croyaient aux abois commencèrent à lui faire des offres très basses, et en voyant qu'il risquait de perdre une bonne partie de son investissement il voulut faire marche arrière comme le lui conseillait le bon sens. "C'est très difficile, princesse, je ne peux pas partir aussi vite avec toi, il vaudrait mieux qu'on remette ce départ à l'an prochain." "Ah, non, ça jamais! J'ai signé le contrat, je ne peux pas envoyer balader le patron du club!" "Mais comprends-moi, mon amour, je vais me ruiner." "Eh bien, je regrette beaucoup, mais tu m'as promis qu'on partait à la fin de l'année. Si tu ne viens pas avec moi, je pars sans toi!" Jolie façon de traiter un amant qui se mettait en quatre pour la satisfaire, se rappela-t-il avec indignation tandis que l'employée du supermarché débitait les tranches de jambon. Bien sûr, comme j'ai quitté ma femme dès que Romelia a claqué des doigts, elle abuse de son pouvoir comme un tyran ivre d'orgueil. C'est toi qu'elle aime, pas moi, elle n'a pour moi aucun respect. J'aurais dû l'envoyer au diable sans ménagement et rester au Mexique pour veiller sur mon patrimoine. Mais qu'est-ce que tu en



as à faire des blessures d'amour-propre, toi qui n'obéis qu'à tes caprices? Tu voulais continuer à baiser avec elle, quitte à me plonger dans la misère, et avec la soumission d'un Indien courbé, tu m'as obligé à brader le garage à la moitié de sa valeur. Salaud de traître, quand j'ai signé les papiers, j'ai eu l'impression qu'une bande de charognards m'arrachaient le foie à coups de bec.

À la sortie du supermarché, le soleil de midi qui égayait la frondaison des platanes lui redonna du courage pour retrouver sa dignité et réparer ses erreurs. Tous les couples qui s'entendaient bien avaient un projet de vie commune; lui, en revanche, s'était joint en qualité de comparse au projet de Romelia. Il n'avait trouvé aucune façon de gagner honnêtement de l'argent à Barcelone, il avait deux enfants scolarisés, dont l'un allait entrer bientôt au lycée, où les frais de scolarité coûtaient le double. Romelia ne chantait même pas dans un endroit réputé, l'Antilla Cosmopolita était un cabaret médiocre où elle touchait à peine mille euros par mois et jusque-là aucun découvreur de talents ne l'avait contactée, de sorte que son séjour en Espagne était un très mauvais calcul pour tous les deux. En entrant dans l'immeuble, il décida de lui exposer la situation sous un jour dramatique pour tenter de la convaincre de retourner au Mexique. Et si elle n'accepte pas mes arguments, on s'arrête là, se jura-t-il enhardi, je ne peux pas continuer à faire des concessions à une femme qui ne me donne pas ma place.

En ouvrant la porte de l'appartement, le bruit de la douche et une fraîche odeur de campagne printanière lui annoncèrent que Romelia était rentrée. La douce senteur de sa jeunesse en fleurs l'excitait beaucoup plus qu'un parfum de luxe et il se mordit les lèvres pour réprimer le désir d'entrer dans la douche avec elle. Alors, crétin, qu'est-ce qu'on fait? Ça sent peut-être très bon, mais elle te manipule comme un pantin. Il rangea les achats dans le placard en s'efforçant de respirer le moins possible ce parfum perturbant et entreprit d'essuyer la vaisselle. Sois dur avec elle, pensa-t-il quand le bruit de la douche cessa: dis-lui tout ce que tu as pensé d'une voix

ferme, ne tremble pas et ne la laisse pas t'interrompre avant que tu aies terminé. Peu après, Romelia sortit de la salle de bain. Elle portait un peignoir bleu ciel, qui faisait un splendide contraste avec sa peau couleur de tabac blond.

– Bonjour, mon amour – elle l'embrassa sur les lèvres. Je meurs de faim, la prof d'aérobic m'a fait sauter comme une folle. Ça t'est égal si on sort manger un peu plus tôt?

Elle ne me demande même pas si j'ai obtenu la caution bancaire, se vexa Bulmaro, on dirait qu'elle s'en fout que je me retrouve à la rue.

– On ira manger quand tu voudras, mais avant, je dois te dire quelque chose.

– Quelque chose de gentil? minauda-t-elle en ouvrant son peignoir avec défi pour lui offrir son indomptable nudité, ses seins dressés et la touffe de son pubis perlée de rosée.

Bulmaro la contempla étourdi, sa réponse coincée dans la glotte. Les yeux d'aigue-marine de Romelia brillaient d'éclats humides, peut-être parce qu'elle s'était caressée sous la douche. Il l'avait plusieurs fois surprise en train de se livrer à ce plaisir narcissique quand il entra à l'improviste dans la salle de bain. Oh, bon Dieu, comme il aurait aimé être le miroir où elle se regardait. Halte là, au nom de la loi, ordonna-t-il à son ennemi. Demande-lui de s'habiller tout de suite, je lui parlerai quand tu seras plus calme. Mais avant même de pouvoir articuler une syllabe, il reçut un contrordre tranchant de son général en chef, qui s'était soulevé en armes et l'incitait à lui embrasser les seins. Qu'est-ce que tu fais? Tu ne m'as pas entendu, connard? Pas une caresse de plus avant d'avoir mis les points sur les *i*, tu es en train de devenir une chiffre molle. "Tais-toi, imbécile, ici c'est moi qui commande – sa verge enhardie se dressait –, j'en ai marre de tes sermons, tu n'es pas foutu de voir le bonheur quand tu l'as sous les yeux. Agneuille-toi pour communier aux portes du ciel." Il pressa les fesses de Romelia et lui suçça goulûment les mamelons pendant qu'elle baissait la fermeture éclair de sa braguette. "Oui, je vais la baiser, et alors? Ne t'en mêle pas sinon tu vas me faire débander. Et ferme-la, reste dans ton coin pendant que

je l'astique. Tu râles, ducon, mais ça te plaît hein, de me voir par la fente de la conscience." "C'est trop bon, chéri, allez, mets-la-moi fort, plus fort, ne t'arrête pas." "Avoue donc, hypocrite, que tu profites d'elle autant que moi, c'est pas pour rien qu'on est sur le même bateau. Regarde comme elle enfourche son cheval de bois, elle est heureuse et toi tu voudrais tout gâcher pour une histoire de pognon." "Oui, comme ça, chéri, donne-moi tout, je veux m'éclater." "T'as qu'à te tirer à Veracruz si tu veux mener une vie de moine, moi je préfère couler avec ma mulâtresse."

Ils s'abattirent sur le lit avec une quiétude séraphique. Allongée entre les draps froissés, le corps alangui et reconnaissant, Romelia lui plaisait encore plus que dans les transports de la passion, comme si le plaisir la renvoyait dans l'enfance et que les anges gardiens de son trône céleste l'enveloppaient dans des mantilles d'écume.

– Tu voulais me dire quelque chose? demanda-t-elle.

– Non, rien, sauf que demain j'ai envie de t'emmener au théâtre.

– Oui, emmène-moi au théâtre, s'il te plaît, fit-elle en l'embrassant toute joyeuse. Il y a longtemps qu'on n'est pas sortis.

L'après-midi, quand Romelia partit pour son cours de chant, Bulmaro composa le numéro de portable de Deng le Chinois.

– J'ai réfléchi, mon frère, et je veux bien participer à ton affaire. On se voit quand pour conclure le marché?